

Pouvoir exécutif est accepté par M. Gambetta, il change de signification. (Sensation profonde.)

Grande agitation dans l'Assemblée nationale; on se demande comment il se fait que l'assentiment de M. Gambetta peut rendre mauvais ce qui était bon.

La discussion se termina par le rejet de l'ordre du jour de M. Barthe et l'adoption de l'autre. Ce qui veut dire que la pétition des évêques a été renvoyée au ministre des affaires étrangères et que la France gardera le *statu quo*.

Voici ce que dit l'*Univers* à ce sujet :

« Les appréciations presque unanimes, dit-il, de la presse sur la séance d'avant-hier confirment notre sentiment. Il n'y a plus d'illusions à conserver : la cause du pouvoir temporel a été perdue à l'Assemblée nationale. Nous le reconnaissons avec autant de douleur que de vérité. Toutes nos espérances sont déçues; le dernier appui manque à la papauté dans la seule nation sur qui elle pût compter.—C'est fini humainement. »

COURRIER D'ONTARIO.

On vient d'inventer pour les enfants, ces chers petits, un jouet superbe; cela s'appelle gentiment « la cartouche mitrailleuse. » On ne pouvait pas faire mieux, ce me semble, après toutes les surprises de la guerre des années 1870 et 1871.

J'aime à croire que les nobles inventeurs qui travaillent pour amuser les bambins de six ans et enrichir les marchands de joujoux, n'oublieront point, dans leurs œuvres futures, le pétrole et les pétroleuses, dont le souvenir mérite certainement de passer à la postérité, par la voie de nos babouins, puisque celle du canon d'alarme n'a pas comblé toutes leurs espérances.

La « cartouche mitrailleuse » est bien le jouet qui convient à notre époque. Elle éclate, elle brûle, elle assourdit tout le voisinage. Elle confisque à son profit toute l'attention de la société.

Une supposition, vous avez du monde à dîner, et la table est somptueusement servie. Les places se remplissent de jolis garçons, cravatés comme des diplomates, et de jolies femmes splendidement habillées, au moins jusqu'à un certain point. Au moment où le rôti va faire son entrée solennelle, votre Anatole, barbouillé jusqu'à la racine du nez, mais toujours spirituel comme on l'est invariablement à son âge, parvient à glisser sous la table une cartouche mitrailleuse. Un moment se passe, puis, tout à coup, un bruit épouvantable retentit; la cartouche, comme c'est son devoir du reste, fait explosion.

Alors, vous comprenez ce qui arrive. Les femmes, qui ont les nerfs tendres de leur état, tombent en syncope. Les hommes, plus rétifs du côté des nerfs, mais plus agiles du côté des pieds, s'envolent à tire-d'ailes vers la fenêtre, regardant dans le lointain, si notre bonne ville de Québec, agitée par sa poudrière, ne se promène pas dans les airs, pour calmer son agitation.

Il faut bien dix minutes à une femme qui s'est payé une syncope, pour recouvrer son sang-froid, en même temps que le plein exercice de sa fourchette et de ses facultés. Il en faut bien autant à un homme pour constater qu'il n'y a rien dans l'air d'hétérodoxe, ou d'incompatible avec les idées de liberté qui prévalent de ce côté de l'Atlantique, aussi loin que ses regards peuvent se porter à l'horizon.

Au bout de ces dix minutes, on se remet donc à table, mais, crac! on n'a plus faim. On a un poids dans l'estomac. Le potage se conduit mal; il soulève le milieu social dans lequel on l'a introduit.

Madame mange un peu de cette dinde dodue qui s'étale majestueusement devant le maître de céans. Mais elle n'en mange qu'une fois, au lieu de se faire servir cinq ou six fois, comme d'ordinaire.

Monsieur n'est pas en appétit. Il ne sait ce qu'il a. Mais bien que le rosbif soit parfaitement saignant, comme doit l'être tout rosbif qui a fréquenté la bonne société dès ses plus jeunes ans, il a toutes les peines du monde à en broyer une demi-douzaine de tranches.

On arrive au dessert, cahin-caha. Mais, hélas! les confitures sont négligées, les marmelades font tapisserie, et les crèmes fouettées jusqu'au sang, n'inspirent à personne ni la moindre pitié ni la moindre sympathie. On est cruel pour les gelées, on est impitoyable pour les sirops. Bref, après être venu s'ennuyer pendant un quart-d'heure sur la table de cérémonie, le dessert tout entier va s'égarer, s'ébaudir, réparer le temps perdu, en un mot, à la table moins cérémonieuse, où M. Anatole et ses jeunes sœurs, mènent le diable à quatre, et prennent avec les comestibles toute sorte de familiarité de mauvais aloi.

Comme on le voit, « la cartouche mitrailleuse » peut remplacer au besoin les historiettes que Mme de Maintenon, lorsqu'elle n'était encore que l'épouse du cul-de-jatte Scarron, racontait si bien, si bien, qu'on en oubliait à l'écouter le boire et le manger.

Un soir, qu'il y avait assez nombreuse compagnie à dîner chez Scarron, et que Mme de Maintenon était en verve, sa cuisinière vint lui dire à l'oreille : « Madame, encore une histoire, le rôti est manqué... »

Et la chronique rapporte que Mme Scarron raconta une nouvelle anecdote et que le rôti fut en effet parfaitement méconnu et délaissé des aimables convives.

Comme toutes les maîtresses de maisons n'ont pas l'honneur, d'abord, d'avoir épousé des culs-de-jatte, puis de posséder l'instruction, l'élégance et la grâce parfaite qui ont porté Mme de Maintenon sur le trône de France, à côté de Louis XIV, après avoir été l'épouse de Scarron,—je leur conseillerais d'avoir recours aux « cartouches mitrailleuses, » plutôt qu'aux anecdotes, lorsqu'elles auront à dissimuler les sottises ou les négligences de leur cuisinière.

Par exemple, madame s'aperçoit que *King Charles* de la maison a pris la dinde pour objectif, au moment où il remplissait envers lui-même un devoir de première catégorie; vite, elle fera signe à Anatole d'apporter une « cartouche mitrailleuse, » laquelle, placée sous la table avec dextérité, saura bien, le moment venu, chasser de tous les esprits inquiets, tout caprice farci et toute idée aux champignons.

Cet excellent jouet après lequel je soupire de toutes les forces

de mes poumons, n'a qu'un dégoût, un seul; mais je croirais ma conscience engagée, si je passais sous silence, en écrivant cette courte notice, qui n'est pas une réclame, je vous prie de le croire.

La cartouche mitrailleuse est sans contredit une chose gentille, digne de pénétrer dans tous les salons, et de s'attacher à toute famille comme de la glu. Au moment où elle fait explosion, réveillant les chats, faisant hurler les chiens, et causant cinq ou six crises nerveuses sous le toit qui vous a vu naître, et qui ne s'en vante pas, je conçois qu'on sacrifie pour elle la dernière paire de chaussettes. Mais la cartouche mitrailleuse, lorsqu'elle s'agit avec trop d'ardeur, occasionne aux personnes et aux choses de légers inconvénients. Le journal qui m'a révélé l'existence de ce prodigieux moyen de civilisation pour les petits citoyens dont nous sommes les papas, rapporte que l'autre jour un paquet de ces aimables cartouches fit explosion, à la gare du chemin de fer, et qu'il en résulta ceci : 1er, que toutes les vitres volèrent en éclats; 2e, que le plancher de la gare offrit une large solution de continuité, là où il n'y avait pas le moindre petit trou auparavant; 3e, que trois des employés de la compagnie et plusieurs autres personnes se trouvèrent, après l'événement décorés de blessures qu'elles n'avaient jamais revues que pour leurs voisins.

Il paraît, toujours d'après ce journal, que la cartouche mitrailleuse a une tendance à se porter vers les parties saillantes de la figure, tels que les sourcils, le nez et le menton. C'est une tendance regrettable, sans doute, et je déplore beaucoup, pour ma part, que ses parents ne lui aient pas inspiré des instincts plus honnêtes, en l'habituant dès l'enfance à envisager le nez d'un homme respectable sans sauter dessus. Mais, enfin, pour les services que rend le nez à la société, quand même il en disparaîtrait quelques-uns tous les ans, je ne vois pas qu'il y aurait sujet de ressusciter Jérémie pour lui faire recommencer ses lamentations. Il n'y aurait que les marchands qui pourraient être vexés de voir leurs mouchoirs de poche pourrir dans leurs magasins... Et encore. Est-ce que les mouchoirs ne sont bons qu'à se moucher? Allons donc. On en peut faire de fort jolies cravates de soirée.

Quant aux sourcils, je me demande s'il y a rien au monde d'aussi inutile depuis l'invention des parapluies...

Ainsi donc, quand même il serait constaté de la manière la plus authentique que la cartouche mitrailleuse a ses désavantages, et qu'elle engendre bien des petits malheurs, tout en étant, d'un autre côté, une source d'agréments, je ne vois pas qu'il y aurait là une raison suffisante pour engager les mères de famille à se priver de ce joujou prodigieux, ou à n'en faire usage que dans le silence du cabinet. Pour ma part, je les sollicite fortement à en faire la compagne de leurs distractions habituelles, et à ne pas s'en passer, même en voyage.

Toujours à propos du roi Guillaume-vou-pendule. Les journaux français annoncent qu'on a fait demander à Berlin 500 horlogers de Genève pour arranger les affaires de France.

L'un d'eux annonce de plus que les mots de commandement ont été changés pour l'armée Allemande, et qu'on n'entend plus maintenant que « Portez d'ule—appêtez d'ule—Tirez d'ule! » d'ule étant une abréviation de *pendule*.

Toujours gais et spirituels, ces français.

C. T.

CHRONIQUE.

QUÉBEC, 4 août 1871.

A vingt lieues de Québec, sur les bords de la rivière Chaudière, si célèbre de nos jours, dans un bois solitaire, s'élève une humble chaumière qui semble indifférente aux yeux de l'étranger. Cependant, que le voyageur, surpris par l'orage, heurte à la porte de cette pauvre maisonnette, un homme, courbé sous le poids des ans, lui donnera un asile désiré. L'aspect du vieillard, en voyant cette longue barbe et ses cheveux argentés, cette poitrine et ces épaules, qui peuvent rivaliser avec celles de feu Esau, il reconnaîtra sans peine que cette humble chaumière possède, sous son toit, un de ces hommes que le glaive de la mort paraît avoir oublié.

La paroisse St. François, Beauce, a vu le berceau de Joachim, tel est son nom, en 1780. Dès son enfance il avait montré un goût très-prononcé pour l'art militaire. Un jour, en entendant redire les exploits de l'homme qui obligeait alors les Césars de l'Europe à courber leur front orgueilleux devant sa jeune gloire, il s'écria : « Moi aussi, je serai guerrier. » Son père, effrayé des idées belliqueuses de son fils, ne cessait de lui répéter : « Ça, mon gars, tu finiras mal. »

C'était en 1812. Nos voisins venaient de nous déclarer la guerre, et leurs armées avaient foulé le sol canadien. Notre héros avait alors 32 ans. A cette nouvelle, il avait senti renaître en lui toutes les illusions qui avaient bercé son adolescence; aussi s'était-il empressé d'accourir se ranger sous le drapeau des volontaires. Joachim pensait se faire nommer général, mais le cher homme, une pénible déception l'attendait, il fut fait caporal. Après avoir assisté à la brillante bataille de Châteauguay, il s'en revint à son village, reprendre sa charrue, joyeux de ne plus entendre le bruit du canon et le cliquetis des armes, car avec la fumée du camp, s'était envolée cette ardeur guerrière qui avait fait les délices de son jeune âge. Il avait vu de bien près la mort planer au-dessus de sa tête et aussi promit-il alors que jamais Mars ne le reverrait.

Quelque temps après, il y avait fête au village, Joachim, revêtu du bonnet traditionnel, conduisait à l'autel la belle Misseraine, et là, tous deux, se juraient un amour éternel. Au festin, Misseraine fredonna un air que la défunte femme de Noé avait chanté, dit-on, lors de la sortie de l'Arche, et puis, après avoir bien dansé, l'on se sépara, souhaitant aux nouveaux mariés de longs jours remplis d'un doux bonheur.

Bien des années s'étaient écoulées lorsque le gouvernement jugea à propos d'accorder une pension aux héros qui avaient été blessés à la campagne de 1812. Un matin, Joachim se plaignit d'une forte douleur à l'épaule droite. Misseraine, après une minutieuse inspection, lui prouva, comme deux et deux font quatre, qu'il avait à l'épaule une blessure occasionnée par une arme à feu, provenant, disait-elle, de « ses guerres. » A cette nouvelle, Joachim bondit sur son lit; saisissant un antique encrier, il ordonna à sa vieille qui, jadis avait été maîtresse d'école, d'écrire ce qu'il lui dicterait. Voici ce que contenait la lettre du vétéran : « A monsieur le gouvernement, j'avon entendu dire, que vous fariez des pension à tous les gens qui « avait été blessai en 1812. Moi j'étoin à Chatoguy et j'avon « apécçu ce matin que j'avion attapé une blessure dans cet « guaire. Joachim. »

Le gouvernement fut tellement surpris d'un tel phénomène, qu'il ne put répondre à la lettre de Joachim. Notre homme

attendit en vain une réponse. Voyant qu'elle ne venait pas, il se fâcha et jura une haine éternelle à tous les gouvernements. Aussi, à l'heure qu'il est, il n'accepterait aucun honneur, pas même celui de sénateur.

Ne bougez-pas.

INFLUENCE DES JOURNAUX SUR L'EDUCATION ANGLAISE.

Un journal attribue à la lecture des journaux le progrès étonnant des Etats-Unis et cette diversité d'inventions merveilleuses qui les caractérise. Puis il ajoute :

« L'enfant qui lit tout haut un bon journal pour les membres plus âgés de la famille, ne peut manquer de s'avancer par ce moyen dans la voie du progrès. Un exercice de cette nature le dégoûtera peu à peu des frivolités, des folies et des jouets de l'enfance, remplira son esprit de connaissances variées, curieuses, utiles et solides, fera insensiblement son éducation, et, pour nous servir d'une expression vulgaire, fera de lui un homme. »

« L'une des raisons pour lesquelles les jeunes américains sont si intelligents, si entreprenants, si *veilleurs*, c'est que pendant l'enfance leur esprit s'est nourri en grande partie de la lecture des journaux. »

Méditons cela, et nous apprendrons ce qu'il faut faire pour marcher en avant.

LE COMTE DE PARIS.

Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte de Paris, est né à Paris, le 24 août 1838.

Il est le fils aîné de ce duc d'Orléans, si malheureusement enlevé à la prédilection du peuple français, par un accident de voiture arrivé sur la route de la Révolte.

C'était le 14 juillet 1842. « Jamais la mort d'un homme, dit l'auteur de *Lutèce*, n'a causé un deuil aussi grand. Il n'y eut que sanglots et lamentations sur le sort du beau prince qui venait de s'éteindre si jeune et si charmant, ce caractère si chevaleresque, ce Français dans la plus aimable acception du mot. Pour la France, la fin prématurée du jeune prince est un malheur réel. »

La princesse Hélène, veuve de l'héritier présomptif du trône de France, prit en main l'éducation de ses deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres. Elle se consacra tout entière à cette œuvre, convaincue, comme elle l'a écrit plus tard, « qu'il faut que le sentiment du beau se développe dans les jeunes âmes des enfants. » Avec le sentiment du beau, elle développa également chez les deux princes les principes de la vérité, de la loyauté, du patriotisme.

Plein de raison et de profondeur grandit le comte de Paris, dont le malheur semblait s'appliquer à fortifier l'âme. Il avait quatre ans quand la mort vint lui enlever brutalement l'affection de son père; il en avait dix lorsque la Révolution de 1848 lui arracha sa patrie et le condamna à un exil de vingt ans, exil dont un récent décret de l'Assemblée nationale vient de faire cesser l'amertume.

Le comte de Paris a fait son apprentissage des armes en Amérique, où il accourut pour défendre une des plus nobles causes, l'affranchissement des noirs. Il combattit pendant deux ans dans les armées du Nord. Il revint en Angleterre où deux ans après, le 30 mai 1864, il se mariait avec la princesse Isabelle, fille du duc de Montpensier, son oncle.

Pendant son éloignement du sol français, le comte de Paris a beaucoup voyagé. Il résidait d'ordinaire à Twickenham, sur les bords de la Tamise. C'est là qu'il vivait en famille; c'est là que sont nés ses deux enfants : la princesse Marie-Amélie-Louise-Hélène et le prince Louis-Philippe-Robert, âgé aujourd'hui de trois ans.

Depuis sa rentrée en France, le comte de Paris a été reçu par M. Thiers, à Versailles. A Paris il loge chez M. le comte Paul de Ségur, rue de la Pépinière, tandis que son frère et sa belle-sœur, le duc et la duchesse de Chartres sont chez M. de Bondy.

Mme la comtesse de Paris, que les suites de ses couches retiennent en Angleterre, est la seule personne de la famille qui ne soit pas encore venue en France, à Paris.

Jusqu'à présent, et du jour où le comte de Paris a revu sa patrie, la République française n'a pu constater qu'une chose : c'est qu'il y avait en France un citoyen de plus.

LE DUC DE CHARTRES.

ROBERT LE FORT.

L'effondrement de Sedan avait entraîné la chute de l'empire et condamné à l'immobilité l'armée de Metz, la seule armée impériale qui tint encore. Les Prussiens victorieux débordèrent dans les plaines du Nord et de l'Ouest, ravagant tout pour ravitailler les corps qui marchaient à l'investissement de Paris.

Ahurie par ses désastres successifs, la France improvisait ici et là des armées pour arrêter le flot de cette invasion allemande qui montait, montait plus serré à chaque étape.

Il n'y avait rien, alors qu'on aurait eu besoin de tout. Il fallait tout faire en quelques jours; lever des soldats, les initier aux premiers éléments de la vie militaire, organiser à la diable les intendants pour marcher au plus tôt à l'ennemi, tâcher de lui arracher quelque lambeau de cette France qu'il déchirait à belles dents.

Riche et féconde, la Normandie fut la première menacée dès que la capitulation de Sedan eut laissé aux Prussiens leurs mouvements libres.

Le général Briand fut chargé par le gouvernement de la défense nationale de couvrir les grasses plaines qui s'étendent de Rouen à la mer; de sauver, s'il le pouvait, Dieppe et le Havre. Briand ramassa quelques régiments de marche, recruta quelques mobiles et fit appel à tous ceux qui sentaient battre, sous leur mamelle gauche, un cœur français chargé de haine contre l'envahisseur. A cet appel répondirent quelques jeunes hommes d'élite. Un prince, qu'on aurait jadis appelé un *enfant de France*, fut de ceux-là; mais il ne vint pas dans l'armée de Briand pour braver les premiers rangs. Quoique sachant son métier pour l'avoir appris sur les champs de bataille de l'Amérique pendant la guerre de sécession, et dans les plaines de la Lombardie pendant la campagne d'Italie, le duc de Chartres, second fils du duc d'Orléans et petit-fils du roi Louis-Philippe, se présenta dans l'armée française comme simple soldat. Il dépouilla même son titre de prince et laissa dans sa gibberne le bâton de maréchal que dans le temps on donnait comme hochet aux enfants de France au berceau. Le duc de Chartres ne fut plus à l'armée de Bretagne que le volontaire Robert le